

Irezumi, l'art du tatouage



crédit photo : D. R.

Puisant son inspiration sur d'anciennes estampes, Bernard Soufflet, membre du très fermé Tatoo Club of Japan, s'efforce, à "coup d'aiguilles", de perpétuer Irezumi, la tradition du tatouage japonais.

propos recueillis par Patrick Bourgogne

Une boutique insignifiante dans un quartier tranquille du 15^e arrondissement de Paris. A l'entrée, des étagères remplies de documents, des peintures et photos de *yakusas*, avec pour musique de fond le bruit lancinant de l'appareil à tatouer. Le rideau s'ouvre, Bernard Soufflet — physique de *sumotori* — finit de donner vie à un dragon sur un dos. Dessins d'une légèreté et finesse inouïes, couleurs chatoyantes. Ici, pas de tribal ou têtes de mort, puisque ce maître es tatouage ne dessine que du Japon, le vrai !

P. B. : Bernard Soufflet, pourquoi le tatouage ?

Bernard Soufflet : Je cherchais un métier qui puisse exprimer et réunir ma passion pour l'Asie — notamment le Japon, les arts martiaux, les samourais —, et le dessin. Après l'école de Sèvres où j'ai étudié la céramique, la peinture, et un rapide passage en architecture, je découvre

le tatouage en autodidacte... J'apprends à force de regarder. J'officie ainsi maintenant depuis vingt ans et continue à m'entraîner en dehors du tatouage, grâce au dessin et à la bande dessinée.

Les tatoueurs japonais utilisent des baguettes de bambou pour piquer la peau.

P. B. : Partez-vous souvent au Japon ?

B. S. : Depuis 1996, chaque année, j'essaie d'aller voir mon Senseï Goro Sakamoto qui pique à l'ancienne avec des baguettes de bambou. Ensemble, nous étudions certains dessins. Il m'aide à rencontrer d'autres maîtres, des personnes tatouées, visiter des

expositions et avoir accès à de la documentation confidentielle. Il faut savoir qu'au Japon, le tatouage est toujours basé sur des personnages de légende de la mythologie guerrière. On peut dire que chaque artiste possède les mêmes bases. L'intérêt est donc sur la différence d'interprétation. Maître Sakamoto m'ouvre aussi l'esprit sur d'autres horizons de la culture japonaise, il m'apporte un plus sur ma voie.

P. B. : D'après vous, existe-t-il une relation entre les arts martiaux et le tatouage ?

B. S. : A priori, rien, et pourtant, si on affine la pensée, on trouve des similitudes dans la maîtrise du geste à travers le trait qui reste le trait, l'ultime geste comme dans la coupe de sabre, ou la calligraphie. Ensuite, il y a la recherche du maître, celui qui sait et qui pourra, à travers son art, vous ouvrir à une certaine perception de la vie, et vous amener doucement



À droite, Bernard Soufflet.
Les tatoueurs japonais utilisent des symboles traditionnels comme ici la carpe.

à réfléchir. Petit à petit, je pense avoir réussi à créer une osmose entre mes idées, mon ressenti, et mon travail.

P. B. : Quelle est la différence entre la perception du tatouage en France et au Japon ?

B. S. : Au Japon, le tatouage est considéré comme un art traditionnel à part entière, magnifique, mais trop méconnu ; lorsque l'on parle de tatouage, il flotte comme un parfum d'interdit, le coin d'ombre de la société japonaise marqué d'infamie, mais il ne faut pas croire que tous les Japonais portent le tatouage traditionnel, il existe comme en France une clientèle pour les motifs

Les Yakusas se tatouent pour montrer leur courage, leur appartenance à un clan, et pour signifier leur rébellion.

modernes style américain, des petits dessins. Vous trouvez également des personnes affiliées à la "mafia" qui recherchent le vrai tatouage japonais pratiqué à l'ancienne. Ils vont chez des tatoueurs souvent cachés — les vrais Senseï n'ont pas pignon sur rue, ils restent introuvables pour le non initié —. La douleur du tatouage est une sorte de punition qu'il faut surmonter pour devenir plus fort dans d'autres épreuves. En France, on me demande tout de suite : "C'est combien ? Ca fait mal ?". Je pique donc

rarement à l'ancienne. Et la clientèle recherche davantage le côté esthétique que symbolique, à part quelques puristes.

P. B. : Y a-t-il des dessins à la mode ?

B. S. : Je ne fais pas de mode, je pique des dessins qui me plaisent. Si on me demande une fleur, je la dessine dans un esprit japonais. Ici, les gens — clientèle du 13e, pratiquants d'arts martiaux, show-biz — me trouvent par le bouche à oreille. Ils entrent avec des idées précises, mais après quelques minutes, on discute vraiment sur la réalité d'un tatouage.

P. B. : Justement, refusez-vous souvent des tatouages ?

B. S. : Bien sûr, tous les jours ! J'ai un accueil un peu distant, anti-commercial, je n'invite pas les clients au tatouage afin que ceux-ci prennent consciemment une décision. Je pense qu'il faut dans ce métier un peu de respect, de réflexion, savoir refuser même si vous perdez du monde. Les tatouages voyants sont peut-être une façon de se faire remarquer, mais aussi de s'exclure de la société.

www.generation-tao.com
et notre carnet d'adresse page 62

LE TATOUAGE AU JAPON

Le tatouage japonais, appelé aussi *irezumi* (de "ire" : insérer ; "sumi" : encre de charbon) est avant tout un art populaire dont les plus nombreux adeptes furent les artisans et les commerçants qui formaient le petit peuple d'Edo (ancien Tokyo).

Symbole religieux durant la préhistoire, le tatouage fut surtout utilisé à l'époque féodale comme marque de châtement. Au 6e siècle, les membres des castes des "Intouchables" parmi lesquels se trouvaient bourreaux, croque-morts, équarisseurs, l'utilisent comme marque d'identification.

C'est au 17e siècle que le tatouage prend une autre signification grâce à la prospérité esthétique du Japon et à la parution du roman chinois, *Suihu zhuan* (*Au bord de l'eau*), qui conte l'aventure romanesque de cent huit guerriers. Le succès est immédiat. Pour s'appropriier les qualités des héros du roman, les lecteurs se font alors tatouer les motifs des illustrations — tatoueurs et maîtres d'estampes ne faisant souvent qu'un ! —.

Parallèlement, les pompiers propagent sans le vouloir l'art du tatouage. Éternels combattants des incendies qui dévastent les quartiers d'Edo, ils se font tatouer tigres, coqs, et carpes pour défier la mort et reconnaître ainsi leur bravoure, à l'image de ces guerriers de rue chargés de défendre les quartiers de la capitale en se battant régulièrement contre les **Samourais** sans maître (*Ronin*).

A noter aussi la forte influence du théâtre *Kabuki* avec ses légendes et histoires anciennes. Apparaît alors un style de tatouage, le *suikoden*.

Et les *Yakusas* ? Leurs ancêtres, les *Bakudos* (joueurs sans professions) adoptent le tatouage surtout pour cacher leur marque de châtement. Ils se tatouent ensuite pour montrer leur virilité, leur courage, leur appartenance à un maître ou à un clan (loyauté), et enfin pour signifier leur rébellion. C'est pendant ces périodes anciennes que sont forgés les techniques et codes esthétiques qui constituent l'art du tatouage japonais. Aujourd'hui, grâce à l'intérêt que lui portent les Occidentaux, le tatouage japonais peut survivre.

Patrick. Bourgogne